





# UNE TERRE D'OMBRE

## Du même auteur

Un pied au paradis  
*Éditions du Masque, 2009*  
*Le Livre de Poche, 2011*

Serena  
*Éditions du Masque, 2011*  
*Le Livre de Poche, 2012*

Le Monde à l'endroit  
*Éditions du Seuil, 2012*  
*et « Points » n° P3101*

*RON RASH*

UNE TERRE  
D'OMBRE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR ISABELLE REINHAREZ

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *The Cove*  
Éditeur original : Ecco (HarperCollins)  
© 2012, Ron Rash  
ISBN original : 978-0-06-180419-9

ISBN 978-2-02-108918-9

© Éditions du Seuil, janvier 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À ma sœur, Kathy Rash Brewer*





Ses yeux étaient ouverts, mais elle gardait encore  
Bien que tout éveillée la vision de ses songes.

John Keats, «La Veille de la Sainte-Agnès»  
(trad. Duchesse de Clermont-Tonnerre)



## PROLOGUE

*Les plaques d'immatriculation officielles du pick-up les informaient toujours avant même que son accent du Kansas n'en ait eu l'occasion. En dix années au service de la Tennessee Valley Authority, il avait appris qu'en matière d'accueil il ne pouvait espérer mieux qu'un sombre fatalisme. On l'avait maudit, on lui avait craché au visage, on lui avait refusé le gîte et le couvert, on avait crevé ses pneus et brisé son pare-brise. On avait sorti des couteaux et des fusils, brandi des fourches et des haches.*

*Mais ici, rien de semblable. Il n'y avait personne à expulser, et dès qu'il eut expliqué où s'étendrait le lac, fini les regards noirs et les propos maussades. Jamais vous ne pourrez engloutir ce vallon assez profondément à mon goût, déclara un vieil homme du nom de Parton, et ceux avec qui il partageait le banc devant l'épicerie-bazar opinèrent du chef. Quand il demanda pourquoi, Parton marmonna que c'était un endroit où il n'arrivait que des malheurs. Il quitta les hommes assis sur le banc et retourna à son pick-up. Il avait l'habitude de ces paysans et de leurs superstitions, il en avait même noté quelques-unes à l'intention des autres employés de la TVA.*

*Il vérifia sa route et sortit de Mars Hill en passant devant l'université, qui portait le même nom insolite que la ville. Une banderole drapée sur le grand portail annonçait : « BIENVENUE À LA PROMOTION DE 1957 ». La route montait puis redescendait en pente douce avant de monter encore. Il se gara là où deux*

*coups de peinture bleue donnaient de l'éclat au tronc d'un chêne servant de poteau indicateur et remonta à pied sur huit cents mètres le long d'une ravine pour atteindre la ferme déserte dont le dernier occupant, si l'on en croyait les registres du tribunal de Marshall, était un certain Slidell Hampton. Une grange s'affaissait non loin de là, à côté d'un cimetière familial situé assez haut pour que les tombes n'aient pas à être déplacées. Le temps et les intempéries avaient effacé les noms et les dates sauf sur deux stèles en marbre. Il sortit son mouchoir et essuya la sueur perlant sur son visage, regretta d'avoir laissé sa gourde dans le pick-up.*

*Derrière la ferme, un autre arbre marqué de peinture indiquait l'entrée du vallon. Ce qu'il suivit d'abord était davantage le souvenir d'un sentier, où par places de hautes herbes et des arbustes poussaient plutôt que des arbres, mais au fur et à mesure qu'il descendait la falaise granitique se fit plus étroite et un ancien chemin apparut. Là où le terrain s'aplanissait sur quelques mètres, un frêne s'élevait sur la gauche, une grosse branche venant s'appuyer à la paroi rocheuse. Des bouteilles et des fragments de fer-blanc pendaient à cette branche à la manière de carillons éoliens. Des éclats de verre coloré et le sel jauni d'un bloc à lécher pour bovins jonchaient le sol. Il avait vu un collage semblable dans le Tennessee, dont le but, lui avait-on expliqué, était de barrer la route au mal.*

*Il passa sous la branche et la pente devint très forte. La falaise se dressait menaçante au-dessus de lui, la surface de la piste plus du granit que de la terre. Le terrain s'aplanit une dernière fois et il pénétra dans un bosquet de châtaigniers morts, aux branches brisées, leurs troncs énormes fendus comme si le fléau de la foudre avait balayé le vallon de bout en bout. La maison en rondins tenait encore debout, flanquée de part et d'autre de deux puits, dont un seul était équipé d'une corde et d'une poulie. Des barbelés affaîssés traçaient les limites d'un pré où rien d'autre ne poussait que de la bruyère et du barbon. Des*

*planches effondrées recouvraient la base en saillie de la grange. Aucun signe d'une présence humaine récente, ce qui était une très bonne chose. Il n'aurait qu'une recherche rapide à mener pour trouver l'acte de propriété.*

*Il s'assit sur les marches de la galerie, consulta sa montre puis observa la falaise. La partie supérieure, en surplomb, masquait la moitié du ciel. La crête opposée étant haute elle aussi, le vallon était noyé dans l'ombre alors qu'on était au beau milieu de l'après-midi. Il songea que ces lieux changeraient bien peu une fois sous l'eau. Déjà sombres et silencieux. Un ornithologue affirmait que cette région devait abriter les derniers spécimens au monde de perroquets de Caroline, mais il ne pouvait rien imaginer d'aussi éclatant et coloré ayant jamais vécu ici.*

*Ses yeux revinrent se poser sur le puits et sa poulie. Le seau était piqué de rouille, la corde un effilochement gris, pourtant cela valait la peine d'essayer, il quitta donc la galerie. La manivelle refusa d'abord de tourner, et il dut s'y prendre à deux mains pour que le verrou de rouille cède et que le seau entame sa descente vacillante. La corde blanchit à mesure qu'elle se déroulait. La poignée et le treuil se dépouillèrent de leurs croûtes de rouille tandis que le seau poursuivait sa chute. Probablement à sec, songea-t-il, mais quand la corde prit du mou et qu'il donna un timide tour de manivelle en sens inverse il sentit le poids de l'eau. Il donna encore quelques tours avant que le seau s'accroche à quelque chose.*

*Il pensa à une branche que le vent aurait jetée dans le puits, puis à une racine quand l'obstacle s'agrippa obstinément au bord du seau. Il imprima une secousse et le seau recommença à s'élever, à monter, monter, et finit par émerger dans le peu de lumière qui éclairait le vallon. Il détendit la corde, écarta le seau de l'ouverture du puits dans un mouvement de balancier, et le posa à terre. Il y avait davantage d'eau qu'il ne l'avait prévu, le seau était plein aux deux tiers, mais elle était trouble. Laisse-la donc reposer un instant, se dit-il, et puis tu verras bien si tu as*

## UNE TERRE D'OMBRE

*tellement soif. Il regarda la falaise et imagina l'eau montant peu à peu, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Tel le sommet d'un iceberg, une petite partie de la falaise ne serait pas submergée. Et personne ne se douterait qu'elle avait été immense au point de plonger dans l'ombre un vallon tout entier. Il regarda de nouveau dans le seau, l'eau y était encore trouble mais devenait assez claire pour qu'on voie que le fond abritait autre chose. Puis elle s'éclaircit davantage et ce qui gisait là prit une solidité ronde et pâle, à l'exception des trous qui avaient abrité les yeux.*

I





## UN

Laurel songea d'abord à une fauvette ou à une grive, mais – contrairement à toutes celles qu'elle avait déjà entendues – son chant était plus soutenu, si pur, semblait-il, que nulle respiration n'avait à le porter dans le monde. Elle sortit les mains du ruisseau et se releva. Elle repensa à l'oiseau que M<sup>lle</sup> Calicut avait montré à sa classe. Un perroquet de Caroline, avait annoncé l'institutrice, qui avait déplié un foulard révélant le corps vert et la tête jaune et rouge. La plupart des perroquets vivent dans des pays tropicaux comme le Brésil, avait expliqué M<sup>lle</sup> Calicut, mais pas celui-ci. Elle avait laissé les élèves se passer l'oiseau de main en main, en leur recommandant de bien le regarder et de ne pas oublier à quoi il ressemblait, car bientôt il n'en resterait plus, non seulement dans ces montagnes mais peut-être dans le monde entier.

Seize ans avaient passé, pourtant Laurel se souvenait de la longue queue et du gros bec, du vert, du rouge et du jaune si éclatants qu'ils semblaient miroiter. Et surtout elle se souvenait que l'oiseau ne pesait rien dans la soie fraîche du foulard, comme si même dans la mort il conservait la légèreté de son vol. Laurel ne se rappelait pas si M<sup>lle</sup> Calicut avait décrit le chant du perroquet, mais ce qu'elle entendait lui paraissait concorder, était aussi joli que les oiseaux eux-mêmes.

Tandis qu'elle finissait de rincer sa lessive, le chant se mêla aux rythmes de l'eau et au parfum apaisant de rose et de

monarde. Elle tira la chemise d'uniforme de Hank hors de l'eau et se dirigea vers l'endroit où le bloc de granit avançait telle une énorme enclume. Émerger des ombres immenses de la montagne, c'était, comme toujours, sortir de derrière un rideau. Le soleil la fit grimacer, et ses pieds nus éprouvèrent l'étrangeté qu'il y avait à fouler une surface qui n'était pas en pente. Le granit était sec et chaud, sauf tout à fait au bout, là où l'eau coulait, et pourtant le ruisseau ralentissait quand même et s'étrécissait, comme si lui aussi savourait la lumière et renâclait à pénétrer dans l'obscurité du vallon.

Laurel étendit la chemise de Hank près de la saillie rocheuse et tira d'abord sur la manche droite, la plus longue, puis sur l'autre. Elle parcourut du regard le granit pavoisé d'étoffe, sa lessive pareille à des débris échoués après la crue récente du petit cours d'eau. Elle releva le menton et ferma les yeux, non pas pour entendre l'oiseau mais pour laisser le soleil immerger son visage dans un bain chaud à sec. Le seul coin du vallon où cela lui était possible, car ni arbres ni crêtes n'assombrissaient le rocher. Au contraire, le granit captait et retenait le soleil. Ici Laurel pouvait avoir chaud, même en ayant les pieds transis par l'eau du ruisseau. Hank avait installé sur le côté de la maison un étendage dont elle ne se servait pas, même en hiver. Le linge séchait plus vite au soleil, il avait une odeur et un aspect plus propres, pas comme dans les profondeurs du vallon, où les vêtements étendus toute une journée conservaient en eux une humidité moisie.

Ça séchera tout aussi vite si je le surveille pas, se dit Laurel, qui posa le panier d'osier. Elle se rappela que Betty Dobbins, une fille de commerçant, avait demandé pourquoi l'agriculteur avait tué un oiseau aussi joli. Parce qu'ils te mangeront tes pommes et tes cerises, avait répondu Riley Watkins, du fond de la classe. De toute façon, il n'y avait pas plus stupide que ces piafs, avait ajouté Riley, qui avait alors raconté que son père avait tiré sur une volée de perroquets et que ceux qui n'avaient pas été touchés, plutôt que de s'enfuir à tire-d'aile, avaient continué à tourner

jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul en vie. M<sup>lle</sup> Calicut avait secoué la tête. Ce n'est pas parce qu'ils sont stupides, Riley.

Laurel remonta le ruisseau, contournant des cascades, des rochers et des arbres abattus quand c'était nécessaire, sinon gardant les pieds dans l'eau, à l'abri des dos de satin ou des vipères cuivrées en maraude. Le terrain se fit plus abrupt et l'eau se troubla, blanchit. Des chênes et des tulipiers obscurcissaient le soleil et des bouquets de rhododendrons venaient se presser contre les rives. Laurel s'arrêta pour écouter, le cri de l'oiseau s'élevait par-dessus le bouillonnement de l'eau. Ils n'abandonnent jamais la volée, leur avait expliqué M<sup>lle</sup> Calicut, et Laurel savait qu'il n'en allait jamais autrement. Les quelques fois, maintenant de plus en plus rares, où les perroquets passaient au-dessus du vallon, c'était toujours en vol groupé. Parfois ils s'appelaient les uns les autres, un cri aigu, un « oui oui oui ». Un cri mais pas un chant, car les oiseaux ne chantent pas en volant. Le seul jour où une volée s'était posée dans le verger familial, les perroquets n'avaient pas eu le loisir de chanter.

Pourtant ce perroquet, si c'en était bien un, chantait pour de bon, et chantait seul. Laurel contourna à pas furtifs une autre cascade. Le chant devint plus sonore, plus clair, montant non pas du ruisseau mais d'un point proche de la crête. En faisant aussi peu de bruit que possible, elle sortit de l'eau, passa entre des arbres qu'enlaçait de la clématite sauvage, et se glissa dans un fourré de rhododendrons. Toute proche à présent, l'origine du chant à quelques mètres de là. De l'autre côté du fourré, un rayon de soleil filtrait par une percée dans la voûte des arbres. Laurel s'accroupit et avança, écarta une dernière branche de rhododendron aux feuilles épaisses. L'éclat d'une flamme argentée la renvoya en toute hâte dans le taillis, la brillance palpitant derrière ses paupières.

Le chant ne s'interrompt pas. Elle cligna des yeux jusqu'à ce que la brillance disparaisse, et s'approcha de nouveau, non plus accroupie mais à quatre pattes. Par un trou entre les feuilles,

elle aperçut une musette, puis des chaussures et un pantalon. Elle leva les yeux, les paupières plissées pour bloquer l'éclat de lumière.

Un homme était assis adossé à un arbre, les yeux clos, et ses doigts sautillaient sur une flûte en argent. Et tout le long il rentrait les joues puis les gonflait, ses narines se dilatant pour aspirer l'air. Ses cheveux blonds formaient un enchevêtrement grasseux, ses favoris pas encore un collier de barbe, mais assez fournis, comme ses cheveux, pour prendre au piège terre et brindilles. Laurel laissa errer son regard sur une chemise en batiste bleue déchirée, effrangée, à laquelle il manquait des boutons, le pantalon de velours en loques comme la chemise, et des souliers dont la véritable couleur était perdue dans une mousse de boue séchée. Des chaussures du dimanche, pas des brodequins ni des galoches. À part la flûte, tout ce que l'homme pouvait posséder d'autre semblait se trouver dans la musette. Un cercle de terre noire et du bois carbonisé attestaient qu'il était sur la crête depuis au moins une journée.

Le chant s'arrêta et l'homme ouvrit les yeux. Il posa la flûte en travers de son genou relevé et pencha la tête, avec l'air d'attendre une réponse. Une réponse dont il ne se réjouirait peut-être pas, car soudain il parut nerveux. Son regard passa sur Laurel sans la voir, et elle remarqua que nulle patte-d'oie ne plissait ses yeux, le front et les joues griffés par les ronces mais sans rides. Les yeux étaient du même bleu que l'eau profonde d'une rivière, le visage long et mince, aux traits plus taillés que modelés. Laurel ramena la mince cotonnade couvrant son épaule gauche plus près de son cou. Puis l'homme referma les paupières et pressa sa lèvre inférieure contre le métal, joua quelque chose qui ressemblait davantage à une musique humaine.

Sur cette hauteur, les fleurs de rhododendrons n'étaient pas encore tout à fait fanées. Leur parfum capiteux et l'odeur de vanille de la clématite donnèrent le tournis à Laurel tandis que passaient les minutes et qu'un air se mêlait au suivant. Le soleil



